

Taram Boyle

Les Amants Inséparables

Taram Boyle

*« Si nous allons au bout de nos désirs,
en serons-nous délivrés ? »*

*Afin d'écouter les chansons citées dans ce roman,
rendez-vous sur Youtube :
<https://youtu.be/g6dag88Qkjg>*

1 ~ Entrevue

Accoudé au rebord de la portière de la Kia Sportage, Tom scrutait évasivement la beauté des paysages autrichiens, où une chaleur caniculaire desséchait lentement la végétation. Le ciel paraissait dentelé par les montagnes, face à un soleil d'été mourant derrière des nappes longilignes aux teintes orangées.

Tout en gardant un œil sur la route, Carole alluma machinalement une cigarette :

— Je vois bien que tu as accepté ce voyage à contrecœur, lui déclara-t-elle, toujours attentive à son bien-être. Nous allons vider la maison, nous débarrasser de l'imprimerie et régler la succession. Nous rentrerons à Paris dès que ce sera terminé. Mais nous avons aussi le droit de prendre un peu de vacances. Nous pourrions visiter Venise et toute cette belle région. Ce sera également l'occasion de revoir ma sœur. Malgré ses études, elle n'a jamais lâché son emploi dans la grande distribution. Et puis nous rencontrerons Fernando Benedetti, son nouveau mari. Son premier époux est mort assez brusquement de maladie. C'est le drame de sa vie.

Thomas se tourna vers elle, ses cheveux noirs en bataille à cause du vent, le regard triste et désolé de ne pas parvenir à mieux cacher ses sentiments.

Il extirpa la cigarette de la main de sa compagne pour en inspirer une profonde bouffée, avant de la lui rendre pour tout recracher vers l'extérieur :

— Non. Mais je pensais à Thibault. Tout le monde le croyait sauvé et puis cette tumeur au cerveau l'a terrassé en quelques semaines, sans que personne ne présage de sa fin si proche... Et Esteban, son jeune mec... Quel petit con !

Carole, habituée à ses sautes d'humeur, sourit intérieurement :

— Tu ne t'es pas montré très coopératif, lors de l'enterrement. Pourquoi avoir arraché le drapeau LGBT posé sur son cercueil ? Ce n'est pas pire qu'un symbole religieux ou une gerbe de fleurs.

— C'est faux ! J'ai laissé les fleurs. Mais je ne voulais que son enterrement soit transformé en carnaval ou en gay pride ! Avoue que c'était inapproprié. Il y a un temps pour militer et un autre pour honorer les morts et leur témoigner un peu de respect. Thibault était un homme discret, viril, tout le contraire des petites fiottes qui pullulaient dans l'église !

Carole observa son mari avec un mélange de compassion, de tendresse, et un certain désir. Elle adorait le voir sortir de ses gonds, tel un animal sauvage soumis à ses instincts primaires. À trente-six ans, Thomas demeurait bel homme avec ses épaules larges, sa musculature proéminente, ses yeux sombres où brillait une candeur restée intacte, malgré le temps, l'expérience et les épreuves de la vie. Ses traits étaient fins et ses épais sourcils droits adoucissaient encore son regard bienveillant. Son nez mutin surplombait des lèvres charnues et sensuelles, comme d'incessants appels aux baisers. Sa mâchoire était carrée et son cou large.

— Tu idéalisais peut-être un peu trop Thibault, lui suggéra-t-elle. Tu es entier avec tes copains, mais te devrais-tu douter que dans l'intimité, certains ne sont pas comme toi. Ce drapeau gay, qu'est-ce qu'il représentait pour toi ? L'appartenance à une communauté, du militantisme, ou juste de la provocation ?

Il éclata d'un rire nerveux avant de soupirer et de s'adosser à son appui-tête de façon désinvolte :

— Ne commence pas avec tes analyses de psy. Ce que j'aimais avec Thibault n'avait rien de tordu. Nous partageons

des séances de tennis, de squash et de natation, des apéros inattendus, des confidences qui dépassaient le genre ou l'orientation sexuelle. Il possédait un incroyable sens de l'humour, avec une redoutable répartie. C'était mon ami. Il est mort trop jeune. Il n'y a rien à analyser, là-dedans. Et si tu veux connaître la vérité, j'ai les boules, parce qu'il me manque, tout simplement, sans sous-entendu, ni arrière-pensée.

— Je n'analyse rien, même si c'est mon métier qui veut ça, reprit Carole, en jetant d'un geste nonchalant sa cigarette par la fenêtre avant d'allumer la radio qui jouait « *2 Die 4* » de Tove Lo.

Elle reçut un SMS et le consulta brièvement :

— Qui est-ce ? questionna Tom, piqué de curiosité, en essayant de le lire.

— Encore Jiro. Je lui ai pourtant dit que je n'irais pas à la piscine ce soir, avec lui et sa bande...

— Je n'ai jamais vu un ex aussi collant. Dix ans après votre séparation, alors qu'il sait que tu es mariée avec moi depuis neuf ans, Vermisseau devrait avoir compris.

— Ne l'appelle comme ça. Son sexe est parfaitement normal... Nous arrivons à l'hôtel. Le site touristique vante la qualité de leur restaurant. J'avoue que je n'ai pas envie de reprendre la voiture pour aujourd'hui. Je rêve d'une douche et d'un bon film. Tu as emporté ta clé USB ?

Tom acquiesça d'un hochement du menton et ils s'installèrent dans cette chambre pittoresque où le décor en bois, orné de rouge et de blanc donnait l'idée qu'on fêtait là Noël en toutes saisons, depuis des générations.

Le couple déballa ses bagages, et le trentenaire suivit sa compagne sous la douche.

Carole jouissait d'un corps menu, avec des petits seins ronds, un ventre plat et des fesses légèrement proéminentes dont elle avait parfois honte.

Thomas possédait des épaules carrées, un torse musclé, légèrement velu, avec de longues jambes et des cuisses de rugbyman qu'il jugeait trop larges.

Dans le couloir menant au restaurant, ils s'embrassèrent tendrement.

Carole adorait son mari au-delà de toute raison et elle réfrénait parfois ses démonstrations affectives, comme si elle craignait de le voir s'enfuir. Elle le disait parfois à ses patientes « *L'homme est un chasseur qui juge sa virilité en rapport au niveau de difficulté à atteindre sa proie.* » Cela signifiait qu'une femme devait toujours garder un côté inaccessible, mystérieux, pour entretenir les instincts prédateurs de son mâle.

Le dîner traditionnel était savoureux même si le jeune couple revint sur les raisons qui les conviaient en Italie :

— On ignore pourquoi il a perdu le contrôle de son véhicule, déclara Carole, pensive. Papa ne buvait jamais d'alcool. Ma sœur pense qu'ils ont tenté d'éviter un chevreuil, ou un autre animal qui a pris la fuite. Les forêts sont denses en gibiers, dans cette région.

Pendant qu'elle parlait, Tom ne cessait de scruter la table voisine où quatre jeunes hommes bavardaient et riaient de bon cœur, autour des plaisanteries d'un des leurs qui se vantait de collectionner les conquêtes masculines.

— Mon plus beau trophée, cette semaine, c'est un steward que je me suis fait dans un Paris-Genève, déclara-t-il, en montrant sa photo sur l'écran de son smartphone. Je l'ai tellement déglingué qu'il m'a supplié d'arrêter, termina-t-il, avant d'éclater de rire. Il n'avait pas l'habitude, le pauvre !

Carole décéla aussitôt combien cet étalage exaspérait son mari. Tom faisait nerveusement rebondir sa fourchette sur la viande, le regard noir en biais, serrant les dents, soupirant bruyamment.

Elle tenta de détendre l'atmosphère :

— Allons, ils sont jeunes, chuchota-t-elle. Il crâne devant ses copains, mais si ça se trouve, c'est lui qui a supplié l'autre. La vantardise dissimule souvent un complexe d'infériorité.

Mais Tom n'entendit pas cette voix raisonnable et céda à la colère :

— Dites ! Vous ne pourriez pas être un peu plus discrets ? les pria-t-il d'un air excédé. On entend tout ce que vous racontez !

Les jeunes hommes furent stupéfaits d'être ainsi remis en place par un inconnu. Ils murmurèrent quelques instants entre eux et les mots « *gros con* » et « *vieil homophobe* » planèrent bientôt, au-dessus de leur table.

Conscient qu'il venait d'anéantir les efforts de sa femme pour profiter de cette soirée en tête-à-tête de manière romantique, Thomas se leva subitement pour quitter table, l'air frustré.

— Excuse-moi, je suis crevé. Je préfère monter, déclara-t-il d'un ton coupable.

Carole se retrouva seule sous les yeux ravis, bien qu'un peu apitoyés, de ses voisins.

Elle termina silencieusement son plat et son verre de vin, songeant aux funérailles et toutes les démarches administratives qu'elle devrait accomplir durant les prochains jours.

En regagnant la chambre, elle retrouva Tom, assis sur une chaise du balcon en bois, les deux pieds sur la rambarde,

contemplant les montagnes alpines faiblement éclairées par le clair de lune :

— Excuse-moi, répéta-t-il, sans se retourner, comme par pudeur. Je me suis comporté comme le dernier des beaufs. J'aurais gagné à me taire. J'ai horreur de la vulgarité, des étalages et de propos graveleux. Il y a des sujets qui doivent rester dans le domaine de l'intimité.

Elle s'approcha de lui pour appliquer ses mains sur ses épaules :

— Après ton départ, ils n'ont fait que parler des agressions homophobes qui se déroulent actuellement à Paris. Des racailles donnent des rendez-vous sur des sites de rencontres et détroussent des gays qu'ils attachent et abandonnent chez eux. Certains sont salement arrangés. Tu sais, c'est dur, pour eux aussi. Ils essaient d'exorciser leurs peurs en se convainquant que tout cela n'est pas si grave.

Thomas empoigna les mains frêles de sa compagne qui se baissa pour l'embrasser amoureusement, tête bêche.

— J'ai emporté tous les Almodovar, lui murmura-t-il. Ça te dirait d'en revoir un ?

— Oui, mais j'ai peur de ne pas atteindre la fin du film. Je suis crevée, après avoir conduit depuis Paris.

Thomas se leva et l'empoigna brusquement par les hanches pour la soulever d'un geste ferme telle une fillette, provoquant chez Carole un éclata de rire incontrôlable.

Il la déposa sur le lit et lança « *Les Nouveaux sauvages* » de Damián Szifron.

— Ce n'est pas d'Almodovar, précisa-t-il en la rejoignant pour s'allonger à son côté et la prendre dans ses bras, mais je suis certain que tu vas aimer.

Le couple demeura lové dans cette étreinte complice et lorsque Carole s'endormit, Tom retourna sur le balcon,

prisonnier de ses pensées, incapable de comprendre ce qui le rendait agressif. Peut-être était-ce l'approche de la quarantaine, le fait qu'il se retrouve sans emploi avec une clause de non-concurrence de deux ans, ou encore le fait qu'il n'éprouve plus de désir sexuel pour sa femme qu'il adorait pourtant plus que tout.

Le lendemain matin, Carole se réveilla aux aurores, après une nuit des plus réparatrices. Thomas était déjà sous la douche après avoir couru près d'une heure, afin de profiter de la fraîcheur matinale.

Ils prirent ensemble le petit déjeuner et se retrouvèrent aux côtés des mêmes jeunes homosexuels que la veille.

Ceux-ci lorgnèrent le fauteur de troubles d'un œil craintif et jugeur, surtout quand celui-ci vint se poster face à eux, les mains sur les hanches :

— Messieurs, hier soir je me suis mêlé de votre conversation. Vous avez dit que j'étais un « *gros con* » et vous avez eu raison. Je voulais juste vous dire que je n'étais pas homophobe et vous présenter mes excuses.

Les quatre hommes demeurèrent bouches bée quelques instants, avant que l'un d'entre eux nuance l'appréciation de la veille :

— Un gros con, certes. Mais un *gros con* sexy et mignon, ajouta-t-il en plaisantant, provoquant l'hilarité générale.

— Merci beaucoup je suis très flatté, mais il y a peu de chance pour que je prenne l'avion avec toi un jour.

Les garçons rirent de nouveau de bon cœur et Tom regagna sa table, se sentant plus léger.

— Je te félicite, chuchota Carole en l'envisageant avec admiration. Tu sais que je suis veinarde de t'avoir dans ma vie ?

— Comment l’ignorer ? Quatre jeunes hommes viennent de me dire que je suis sexy et mignon, répéta-t-il.

Le couple prit congé quelques minutes plus tard. En ce week-end de fin juillet, on annonçait de fortes chaleurs et de nombreux bouchons sur les routes.

Ils ne s’arrêtèrent qu’après la frontière italienne pour manger des sandwiches au pain local qu’ils jugèrent sans goût et rassis.

Les dernières heures de trajet jusqu’à la Vénétie furent particulièrement éprouvantes, en raison de la chaleur accablante qui grillait le sol, rendant la végétation jaune et sèche.

C’est en fin d’après-midi qu’ils atteignirent enfin le village de Monselice, d’où étaient originaires les parents de Carole.

La maison parentale se tenait à l’écart de Monselice, sur une petite colline proche d’un chemin de randonnée, à l’orée d’une forêt. Construite à base de pierres du terroir, la bâtisse possédait un charme incroyable avec sa façade envahie de bougainvilliers fuchsia, sa terrasse, sa loggia, ses quatre palmiers et ses innombrables cactus en pots qui semblaient pousser aussi facilement que des herbes folles.

En retrouvant sa sœur, Regina courut dans ses bras et éclata en longs sanglots, comme si son chagrin dépassait de loin le cadre de la disparition de ses parents.

Elle se tourna enfin vers Thomas et s’essuya les joues avant de l’embrasser à son tour, de manière appuyée.

Comme Carole, Regina était petite, brune, avec un teint hâlé et des proportions idéales.

Fernando, son nouveau mari, arriva quelques minutes plus tard. Corpulent, avec un torse bombé, un ventre proéminent, ses traits durs lui conféraient un air bougon.

Regina accompagna Carole pour un rapide état des lieux de la maison et l'avertir de toutes les démarches qu'elle avait déjà faites pour gagner du temps.

Fernando fit signe à Thomas qu'il devait le suivre, ce qu'il effectua volontiers. Mais il déchantait rapidement en constatant qu'il exigeait son aide afin d'extraire une armoire monumentale en chêne massif d'une chambre à coucher, pour la descendre dans le garage.

— Laisse-moi au moins le temps de prendre un verre d'eau, protesta gentiment le Français qui venait à peine de descendre de voiture.

Mais Fernando s'énerma aussitôt :

— Parce que vous vous imaginez quoi, les Parisiens ? Que je vais tout me taper à votre place ? Ce n'était pas mes parents à moi ! J'en ai rien à foutre de cette baraque ! Vous pouvez y mettre le feu !

Il disparut aussitôt et Thomas, présageant un séjour mortellement ennuyeux, rejoignit les deux femmes dans la cuisine.

— L'enterrement se déroulera demain matin, expliqua Regina. Comme cela se fait ici, j'ai collé des affiches dans la ville pour prévenir la population. Attendez-vous à voir beaucoup de monde. Ils étaient très aimés par ici.

— Qu'avez-vous décidé pour la maison ? questionna Tom. Vous allez la vendre ? C'est pour ça que Fernando veut descendre les meubles au rez-de-chaussée ?

— Oui, expliqua-t-elle. La maison se vendra mieux si on la débarrasse de toutes les cochonneries et les vieux meubles. Les acheteurs veulent pouvoir se projeter sans les souvenirs des anciens occupants.

— Tu as déjà décidé de la vendre ? demanda Carole. Nous n'en avons pas encore parlé. Cela me semble un peu prématuré, non ?

Fernando arriva à ce moment-là :

— Il n'y a rien à discuter ! lâcha-t-il de sa voix caverneuse. Cette maison, nous n'en voulons pas et l'imprimerie qui ne vaut plus rien, encore moins ! Et vous, votre vie est à Paris. Carole, d'après ce que j'ai compris, tu es psychiatre dans un hôpital et toi, Thomas, tu ne travailles plus depuis ton licenciement. Nous allons vendre les biens immobiliers et partager l'argent. C'est clair ?

Tom allait hausser le ton et lui demander de rester à sa place, mais un adolescent pénétra dans la cuisine, traversant la pièce comme un mirage.

Blond, aux cheveux bouclés, le teint doré, les yeux d'un bleu intense, un air à la fois noble et intelligent et malgré tout fermé, imprimé sur son visage, il était magnifique. Le contour de ses yeux était rouge, signe qu'il venait de pleurer.

— Laissez tomber, déclara-t-il timidement, il est toujours comme ça, à imposer sa loi.

Il leva les mains pour retirer ses écouteurs, révélant des ongles peints en noir qui provoquèrent aussitôt la colère de son beau-père :

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas que tu portes de vernis à ongles ! s'époumona celui-ci. C'est pour les gonzesses !

— Mais il est noir, c'est une marque de deuil ! protesta l'adolescent. La mode a changé ! Beaucoup d'hommes en portent, aujourd'hui !

— Elliott ! Comme tu as grandi ! s'interposa Carole. La dernière fois que je t'ai vu, tu passais encore entre mes jambes ! Regarde comme tu es beau !

— Ça date, je vais avoir dix-huit ans, dans deux jours, marmonna-t-il.

Elle s'approcha de lui pour l'embrasser affectueusement.

Il se tourna ensuite vers Thomas, prêt à lui tendre la main, mais celui-ci embrassa ses joues naturellement, en même temps. Ainsi le contact fut double et les deux hommes ressentirent une indescriptible sensation, à la fois chaleureuse et affectueuse, le touché, le parfum et la vue, simultanément.

Intrigués, ils échangèrent un regard furtif et déroutant, d'une redoutable netteté, comme une étrange marque de reconnaissance, une invitation tacite, des mots silencieux dont la signification demeurait trouble, mais fascinante.

2 ~ *Désir*

Si la maison familiale possédait un incontestable charme pittoresque, les prises électriques, les sanitaires et les arrivées d'eau n'en étaient pas moins vétustes, pour ne pas dire archaïques.

Dans la baignoire, il fallait manœuvrer un robinet branlant et capricieux, tout en manipulant un bouton à presser et tirer pour espérer obtenir un mince filet d'eau glacée. Le cabinet de toilette, le lavabo et la baignoire étaient placés au premier étage, dans la même pièce, très mal insonorisée, dont la porte ne fermait pas à clé.

Fidèle à son caractère hargneux et négatif, Fernando menaçait toute la famille de partir seul à l'enterrement, si tout le monde n'était pas prêt à quitter la maison une heure avant le début de la cérémonie.

Carole, Thomas et Eliott se retrouvèrent serrés sur la banquette arrière et le Parisien ne tarda pas à sentir contre sa cuisse les longs doigts fins de son voisin se mouvoir doucement, mais de manière assez insistante pour qu'il puisse les remarquer.

Curieux et amusé, plus qu'intéressé, Tom fit mine de les ignorer. Il étreignit même la main de Carole, ses phalanges entre les siennes, comme pour lui signifier que ces enfantillages étaient ridicules.

Pendant la cérémonie, Fernando retint Eliott au dernier instant, pour qu'il renonce à prononcer le petit discours qu'il avait préparé. Mais l'adolescent échappa à son emprise et lut un texte dans un parfait italien : « Papy, Mamy, vous m'avez tant donné, tant appris. Mais vous m'avez surtout aimé et pour cela, je ne vous remercierai jamais assez... »

Ému, il éclata en sanglots, face à sa feuille blanche soigneusement dépliée sur le pupitre placé au centre du chœur, devant des spectateurs aux regards jugeurs. Il passa une main aux ongles vernis de noir sur sa joue mouillée pour essuyer ses larmes, provoquant un soupir agacé de Fernando et un léger brouhaha réprobateur dans l'assemblée.

Tom en profita pour le détailler sans réserve, puisqu'il était déjà le sujet d'attention du public.

Eliott inspirait une palette de sentiments complexes difficiles à discerner. D'abord son apparence juvénile et ses cheveux blonds bouclés lui conféraient de faux airs d'angelot, dont il jouait parfois en croisant les sourcils pour prendre des expressions candides qui désarmaient inmanquablement ses interlocuteurs. Ensuite, son attitude revêche, presque guerrière, toujours prompte à affronter l'adversité, révélait un courage tenace, presque aveugle et une virilité sous-jacente. Enfin, il semblait plus intelligent qu'il ne le montrait. Il écoutait ses contradicteurs et ne distillait son ressenti que s'il le jugeait nécessaire : « Vous m'avez transmis une force incroyable. Grâce à vous, j'essaie de m'assumer, tel que je suis, sans mentir, ni trahir la confiance des autres. J'aimerais vous ressembler et je voudrais que vous soyez fiers de moi. J'espère que vous êtes réunis au paradis. Vous allez énormément me manquer. Je vous aime tellement... Adieu Papy, adieu Mamie... ». Éprouvé, il baissa la tête pour dissimuler sommairement ses sanglots, tout en regagnant sa place sur le banc familial.

— Il est très émouvant, commenta Carole touchée au cœur, en chuchotant et en cherchant un mouchoir pour essuyer ses pleurs.

Thomas était, lui aussi, subjugué par la beauté, l'innocence et l'affranchissement évident du jeune homme à qui son beau-père avait pourtant tenté de refuser ce petit discours si mignon.

Malheureusement, à l'issue des funérailles, Eliott continua de pleurer de manière incontrôlable et cela exaspéra Fernando qui perdit patience :

— Ça suffit ! cria-t-il dans l'habitacle de la voiture. Arrête de geindre comme une fillette ! Ça ne les fera pas revenir !

Cette fois, c'est Tom qui caressa discrètement du pouce la cuisse de l'adolescent, pour le réconforter.

Un repas fut servi dans l'arrière salle d'un restaurant proche de la Piazza Mazzini, à Monselice. Seuls quelques proches et voisins les rejoignirent pour un déjeuner délicieux, mais rendu pénible à cause de la chaleur accablante.

À leur retour dans la maison familiale, Eliott fut contraint au décollage des tapisseries de l'une des chambres pour le restant de l'après-midi.

Tom demeura auprès de Carole, Regina et Fernando, à l'ombre d'un palmier, autour de la table de la terrasse, s'ennuyant ferme en les écoutant négocier le partage de la succession.

Les deux sœurs ne parvenaient pas à s'accorder sur le prix de vente de la maison, ni sur ce qu'il fallait faire des meubles. Pour eux, il était évident que les parts minoritaires d'une imprimerie proche de la faillite ne valait plus grand-chose et qu'elle devait être liquidée aux salariés, ou au plus offrant.

Regina et Fernando militaient pour une solution rapide, car ils percevaient des revenus modestes et connaissaient des problèmes financiers.

Bien que Tom se retrouve en voie de réinsertion, son couple s'en sortait plutôt bien pécuniairement et ils préféraient prendre leur temps.

— Ne soyez pas égoïstes, en faisant volontairement traîner les choses ! attaqua Fernando, toujours aussi agressif.

Vous n'avez pas d'enfant à charge, on voit bien que vous planez à dix kilomètres !

— Ce n'est pas un argument ! lui rétorqua Tom. Tu n'as pas à juger notre couple !

— C'est une affaire de famille ! Ne te mêle pas de ça ! contre attaqua Fernando.

— Je fais autant partie de cette famille que toi, alors mets-la un peu en veilleuse !

Fernando se leva, rouge de colère, les poings serrés, déjà prêt à une confrontation plus musclée, si nécessaire.

— Allons, calmez-vous, les hommes, déclara Carole, en plaçant ses mains entre eux, comme pour éviter une bagarre. Il fait chaud et nous sommes tous très fatigués. Nous allons bien trouver un compromis.

Tom s'étrangla à moitié et, plutôt que d'envenimer la situation, se réfugia dans le salon où il commença à lire le manuscrit d'un auteur français inconnu pour lequel on lui demandait un avis.

Il entendit Eliott qui grattait les murs de la chambre du premier étage tout en chantonnant « *Industry baby* » de Lil Nas X et il le rejoignit silencieusement.

Le jeune homme, torse nu, vêtu d'une salopette rouge trop ample pour lui et d'un étrange brassard noir à l'avant-bras gauche, grattait énergiquement les trois couches de tapisserie.

— Ça va ? Tu as l'air d'être tombé sur un drôle de mille feuilles, lui lança le trentenaire.

Eliott se retourna, un sourire rayonnant aux lèvres :

— Oh ! Tom ! Ça va ? Mon geôlier t'a laissé m'approcher ?

— Pourquoi ? Tu es puni ?

Le jeune homme lui tourna de nouveau le dos pour continuer sa besogne, comme si la réponse allait de soi et qu'il se sentait effectivement détenu en prison.

— Si je peux me permettre une suggestion, tu devrais davantage mouiller le papier, attendre un peu, et déchirer ensuite des laies entières, lui conseilla l'adulte.

— Ah ? Oui, peut-être. C'est la première fois que je fais ça et on ne m'a rien montré. J'ai regardé sur Youtube, mais ici la connexion est hyper pourrie. C'est comme d'habitude. On me laisse bien galérer, avant de me tomber dessus et...

Tom prit la mesure de la situation et alla chercher une bassine d'eau dans la salle de bains. Il revint aussitôt et éclaboussa le mur de façon comique, comme un marin viderait son seau sur le pont d'un bateau, en faisant mine de trébucher.

Eliott éclata d'un rire charmant et Tom fut satisfait de son petit numéro. Il attrapa une éponge et imbiba exagérément le mur de telle sorte que l'eau gicla de tous les côtés à la fois.

Le jeune homme continua à rire avant de s'emparer à son tour d'une éponge et de l'imiter. Bientôt le mur fut si trempé que des flaques apparurent sur le vieux parquet en chêne.

Tom tira sur un morceau de laie et il put la décoller entièrement jusqu'au plafond d'un geste ample, rapide et efficace.

— Woaw ! C'est génial, s'écria Eliott. Et moi qui galérais à tout arracher par petits morceaux. Tu es doué !

Il retourna aussitôt à la salle de bains pour en revenir avec une bassine pleine d'eau. Il voulut la projeter contre un mur mitoyen, mais handicapé par son bras gauche qui semblait lui faire mal, la trajectoire vrilla au dernier instant, éclaboussant copieusement le dos du trentenaire.

— Excuse-moi, je suis tellement maladroit !

— Ce n'est rien. Et toi, ça va ? interrogea l'adulte en désigna son étrange brassard noir.

— Je... Je me suis blessé, lâcha-t-il, comme s'il venait subitement d'inventer cette excuse. Je suis désolé pour ta chemise et, je...

— Ne t'en fais pas, tenta de le rassurer Tom, en la retirant pour la pendre au manche d'un balai. Je n'en ai pas besoin, il fait si chaud.

Eliott observa le torse massif, musclé et velu de son aîné, comme s'il voyait un homme pour la première fois. Il demeura immobile à le scruter un peu trop longtemps et Tom, décontenancé, rougit.

Ce dernier se concentra sur le papier peint et redoubla d'efforts pour lui venir en aide. Et en fin d'après midi, les murs étaient entièrement détapissés.

Pendant ce temps, les deux femmes s'étaient rendues au supermarché afin de subvenir aux repas des jours suivants. Fernando triait les outils de son beau-père, prélevant discrètement ceux qui l'intéressaient pour les ranger dans sa voiture.

Au moment de passer à table, Carole et son mari trouvèrent chacun une petite enveloppe sous leurs couverts. Elles contenaient chacune leur portrait dessiné au trait sur un carton d'Arches au format carte postale :

— Oh ! Mais c'est ravissant ! s'exclama Carole, en découvrant une esquisse au trait assuré. Tu as beaucoup de talent, Eliott.

— C'est certain, ajouta Tom. Mais le dessin est beaucoup mieux réussi que l'original !

— Il entre dans une école d'Arts Appliqués, à la rentrée prochaine, expliqua fièrement sa mère. Il est très créatif. Il dessine, peint, touche à tout, sans arrêt. Nous aurons bientôt un Picasso, chez les Lucci.

Eliott les remercia d'un humble mouvement du menton, mais il resta silencieux pendant tout le reste du repas qui fut pourtant savoureux.

L'adolescent ne toucha pas son assiette et demeura immobile, l'échine courbée, les mains sous la table, un air boudeur imprimé sur son visage.

— Tu ne manges pas ? le questionna bientôt Fernando, en se curant bruyamment les dents, avant de se servir du vin. Tu ne sais pas qu'on paie la nourriture et que je ne supporte pas le gaspillage ?

— Je peux quitter table ? demanda le jeune homme, d'un ton renfermé, craignant visiblement son beau-père.

— Tu n'es pas bien avec ton oncle et ta tante ? s'énerva Fernando en frappant lourdement du poing sur la table. Tu pourrais te montrer un peu plus sympathique avec eux qui ont roulé tous ces kilomètres.

Carole écarquilla les yeux de stupeur en scrutant son mari qui lui répondit en soupirant d'exaspération.

Mais, à la surprise générale, Fernando empoigna le cou d'Eliott pour lui coller d'un geste brutal le nez dans l'assiette.

— Quand je te parle, tu me réponds ! hurla-t-il, ivre de fureur. Sale merdeux !

Eliott se releva, sans prononcer un mot, des spaghettis à la tomate collés sur la peau de son visage, la monstruosité de son beau-père brusquement matérialisée sur sa jeune personne.

Il se mit à pleurer et quitta la terrasse en courant, honteux et bouleversé, humilié devant les derniers membres vivants de sa famille proche.

— Reviens ici, petit con ! cria Fernando.

— Laisse-le, tenta de la calmer Regina. Il vient de perdre Papy et Mamie... Il les adorait. C'est dur pour lui.

— Ça doit même être traumatisant, surenchérit Carole, en espérant leur faire comprendre que leur comportement avec leur enfant était extrêmement agressif.

— Qu'est-ce que vous en savez, les Parisiens ? demanda le beau-père, avec un air malin. Vous êtes dans la théorie ! Vous n'avez pas idée des conneries qu'il est capable de faire ! Le vernis à ongle, c'est juste pour me faire chier ! Je le sais. Et au lycée, il est encore pire...

— Ce n'est pas évident, à son âge, poursuivit Carole, de sa voix douce. À l'hôpital, je vois beaucoup d'adolescents qui ont du mal à trouver une place dans la société, ou au sein de leur famille et qui...

— Ce n'est plus un adolescent ! Il aura dix-huit ans, dans deux jours !

— C'est encore très jeune, reprit Carole, qui connaissait bien le sujet. Il faudrait se montrer un peu plus...

— Taisez-vous ! cria le beau-père, comme si la moindre critique lui était devenue insupportable. Occupez-vous de vos oignons, bordel ! Est-ce que je vous dis comment on fait des gosses ?

Il termina son verre de vin et s'éclipsa dans le salon comme s'il allait tout y casser.

Un peu plus tard, Thomas et Carole se retrouvèrent dans l'intimité de leur chambre :

— Quel taré, commenta Carole, allongée sur le lit, un roman de Maxime Chattam entre les mains. Je ne comprends pas ce que ma sœur lui trouve. Il est abject, idiot et obtus. Le parfait crétin.

— Il aura de la chance, si je ne lui balance pas ses quatre vérités avant la fin des vacances, surenchérit Thomas qui venait de prendre une douche et qui était en boxer.

— S'il te plaît, retiens-toi, l'implora-t-elle. Je vais essayer d'en savoir un peu plus à propos de la relation que Regina a avec lui. Quelque chose ne me semble pas très clair. Et ce pauvre jeune en fait les frais. C'est bien que tu l'aies aidé, cet après-midi. En plus, il semble t'apprécier. Tâche d'être gentil avec lui. Ce serait formidable qu'il puisse se sentir épaulé.

— Tu as raison, répondit-il songeusement, en la rejoignant dans le lit pour l'étreindre tendrement, réalisant qu'il appréciait également Eliott. On va essayer d'aider ce gosse.

Elle éteignit la lumière et s'endormit quelques minutes plus tard.

Comme à son habitude, Tom ne parvint pas à trouver le sommeil. Il prit une cigarette et un briquet avant de descendre discrètement.

Fernando ronflait exagérément dans le fauteuil, face à la télévision éteinte.

Thomas traversa le jardin où les cigales s'accaparaient le silence nocturne, quand il aperçut un rayon de lumière provenant d'un fourré.

Il s'approcha sans un bruit et découvrit Eliott, assis sur un muret en pierre, le sexe dans la main, face à son smartphone jouant la vidéo d'une femme en pleine scène porno.

Tom allait rebrousser chemin quand il marcha sur des branches sèches qui craquèrent sous son pied.

Eliott se retourna brusquement, éteignant l'écran et rangeant son sexe dans son boxer.

— Oh ! Thomas ! chuchota-t-il. Viens !

— Je ne voulais pas te déranger, excuse-moi.

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois.

Tom sourit et écarta le buisson pour le rejoindre et s'asseoir à son côté.

— Tu n'arrives pas à dormir ? questionna l'adolescent.

— Je suis un insomniaque chronique, murmura l'adulte de sa voix chaude rendue encore plus grave en parlant doucement.

Eliott scruta pensivement les lumières de la nuit pointant à l'horizon :

— C'est malheureux qu'il a fallu la mort de papy et mamie pour que je vous rencontre. J'adore Carole ! Elle est super gentille. Elle écoute les gens et toi... Et toi...

— Et moi ? insista Thomas, à la fois intrigué et amusé.

Eliott baissa les yeux, comme par pudeur avant de lui lancer un regard malicieux :

— Tu décolles super bien le papier peint !

L'adulte retint un fou rire et alluma sa cigarette. Il tira une bouffée et proposa à Eliott d'en prendre une à son tour en lui tendant la main.

Au lieu d'attraper la Marlboro, il approcha ses lèvres du filtre, et effleura ses doigts pour aspirer de la fumée.

Tom le scruta avec la même curiosité que s'il observait un petit animal sauvage dont il devait étudier le comportement.

— Si tu savais comme je suis content que tu sois là, lui avoua soudain le jeune homme. Dans deux jours, c'est mon anniversaire et si je le pouvais, je te jure que je m'enfuirais, loin de ce psychopathe de Fernando. Ce mec est une maladie mentale, à lui tout seul. Il a contaminé ma mère, puis moi. J'espère que vous parviendrez à résister à son poison.

Même s'il approuvait son jugement, Thomas se garda bien d'émettre la moindre critique à l'encontre de son beau-

frère. Carole lui avait toujours expliqué qu'il ne fallait jamais dénigrer les parents d'un enfant, même si ceux-ci étaient indignes de leur progéniture, au risque de l'empêcher d'évoluer sereinement.

— Et où irais-tu, sans argent, ni emploi ?

— Je ne sais pas. Mais la vie ne peut pas être qu'un cauchemar... Il y a peut-être un endroit où je pourrais être bien et...

Il s'arrêta de parler et baissa le front, comme pour chercher ses pensées.

— À quoi tu penses ? demanda Tom.

— Ça me fait du bien de te parler et de... Je veux dire... Je sens que je peux être sincère avec toi et... Te faire confiance... Pourquoi ? Et toi ? À quoi penses-tu ?

Thomas recracha la fumée dans un long nuage qui se perdit dans l'obscurité :

— La même chose que toi, lui murmura-t-il. Je... Non, rien.

— Non, s'il te plaît. Dis-moi, insista Eliott, avant de poser ses lèvres à nouveau entre ses doigts. Nous sommes juste entre nous.

— Avec toi, c'est comme si je retrouvais mes dix-huit ans, avoua-t-il. C'est très agréable. Je me sens serein.

Eliott se tourna vers lui :

— La cigarette est presque terminée. Tu accepterais qu'on se fasse une soufflette ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Attends, je vais te montrer. Quand je souffle la fumée, tu dois l'aspirer tout doucement pour ne pas me brûler, d'accord ?

L'adolescent inspira une bouffée, coinça la cigarette entre ses dents le filtre vers l'extérieur, et souffla lentement.

Tom s'approcha très près de lui, réalisant que l'opération ressemblait à un baiser, mais sans aucun contact.

La fumée qui s'engouffra dans ses poumons était déjà partiellement passée dans les poumons du jeune homme et il trouva l'expérience terriblement sensuelle.

Les deux hommes s'écartèrent rapidement.

— C'est romantique, commenta spontanément l'adulte, stupéfait par cet échange inattendu.

— Romantique ? répéta Eliott d'une voix sourde en jetant le mégot un peu plus loin. Parce que tu crois que tu pourrais aimer quelqu'un comme moi ?

Thomas hésita avant de donner une réponse franche. Sachant que le jeune homme manquait cruellement d'amour. Il ne voulait pas commettre d'impair :

— Tu sais, je ne suis pas gay et puis, j'ai déjà Carole et...

— C'est bon, je le sais, nuança-t-il aussitôt. Je plaisante. Qu'est-ce que tu ferais avec un boulet comme moi, de toutes façons ?

— Retapisser l'appartement, pour commencer ! Et puis tu apprendrais à faire la cuisine !

Eliott ricana :

— Je te parle d'amour, pas d'esclavage. J'ai déjà ce qu'il faut, à ce niveau !

Tom l'observa avec un regard attendri :

— Si... Si j'avais vingt ans de moins... Je crois que... Que je serais déjà...

Son visage juvénile satiné par la clarté de la lune, Eliott écarquilla les yeux, interdit devant l'intrigante déclaration de son oncle.

Le tête-à-tête nocturne sous un ciel parsemé d'étoiles fut brusquement interrompu :

— Il y a quelqu'un ? cria une voix virile depuis la terrasse. Qui est là ?

— Putain ! C'est ce lourdaud de Fernando qui va encore tout gâcher, chuchota le plus jeune aux aguets, en posant machinalement sa main sur la cuisse de son aîné.

— Cache-toi et remonte dans ta chambre, lui proposa Tom, je vais faire diversion.

Dans un geste spontané, furtif, en pleine panique, l'adolescent lui embrassa la joue.

— Tâche de rajeunir pendant la nuit, le pria-t-il. Je compte sur toi. D'accord ? À demain !

— C'est moi, Fernando ! dit à voix haute l'adulte, en se relevant pour se tournant vers l'intéressé.

— Tu m'as fait peur ! s'exclama le beau-frère qui semblait encore à demi endormi. Il y a des rôdeurs, parfois par ici.

Thomas le rejoignit à pas de loup.

— Je profitais de la fraîcheur pour fumer une cigarette tranquillement, expliqua-t-il, tandis qu'Eliott faisait le tour de la bâtisse pour rentrer de l'autre côté.

— J'ai trouvé une bouteille de Grappe Invecchiata qui date de 1992. Tu veux la goûter avec moi ? Je te garantis qu'après ça tu dormiras comme un nouveau né.

— Je te remercie, mais je vais plutôt aller me coucher. J'espère que j'arriverai à dormir, maintenant. Mais ne te prive pas pour moi, ce sont des vacances, après tout.

Thomas gravit l'escalier avec le sentiment que quelque chose avait changé en lui.

Eliott semblait faire écho à ses propres problèmes. Avec sa candeur, sa spontanéité, sa simplicité et sa bienveillance, l'adolescent le rappelait aux valeurs essentielles de la vie, à

des sentiments et des désirs qu'il avait quelque peu mis de côté.

Il retrouva sa couche en songeant à cette soufflette, au contact de ses lèvres contre ses doigts, de cette main sur sa cuisse, de cette bise furtive et fraîche mais spontanée, quand il ne s'y attendait pas.

Thomas imagina un instant qu'il pourrait être tombé amoureux d'un adolescent. Et au cœur de la nuit, dans le silence de sa chambre à coucher plongée dans la pénombre, il sourit à cette idée.